

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 79 (1952)
Heft: 3

Artikel: Notre feuilleton : les agents provocateurs : (suite et fin)
Autor: Leyvraz, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTRE FEUILLETON

Les agents provocateurs

par P. LEYVRAZ, de Corbeyrier

(Suite et fin)¹

Il y avait cependant une ombre au tableau : c'était l'impossibilité de monter dans la chambre ; ces baisers que nous nous donnions du bout des doigts ne nous suffisaient point. Pour atteindre la fenêtre, il m'aurait fallu un tabouret spécial avec deux jambes de la hauteur d'un tabouret ordinaire et les deux autres 12 cm. plus longues à cause de la pente du toit, mais un tel meuble n'existait pas : il fallait le créer. Je résolus de m'adresser au menuisier notre voisin, afin qu'il me confectionne un tabouret de 70 cm. de hauteur auquel j'enlèverais 12 cm. à deux jambes ; j'envelopperais les pieds soigneusement avec de la serpillière afin qu'ils adhèrent bien sur les tuiles, et vogue la galère ! Cette fois, je touchais au but.

* * *

— Et que veux-tu faire d'un tabouret de cette hauteur ? me demanda le menuisier en entendant les dimensions exigées.

J'avais prévu la question ; sachant que l'homme était curieux, je lui répondis sans hésiter :

— Oh ! c'est pour ma sœur à Y... ; elle a un petit gamin en pension et aimerait avoir un tabouret un peu haut afin qu'il puisse manger à table.

Bon ! eh bien, ton tabouret sera prêt jeudi soir (nous étions au mardi) ; il te coûtera 4 francs !.

— En règle, je viendrai le prendre jeudi en vous payant !

Ces deux jours me semblèrent bien longs ; enfin, le soir venu, j'allai réclamer mon meuble.

— Ton tabouret est chez ta sœur, me dit le menuisier, je l'ai fait hier, et comme je descendais à Y... ce matin, je l'ai pris avec moi, pensant que ta sœur serait contente de l'avoir plus tôt.

Quelle tuile !!!

— Et que vous a-t-elle dit, ma sœur ? questionnai-je.

— Je ne l'ai pas vue ; elle était à la vigne ; j'ai laissé le tabouret à sa voisine, tante Zélie, en lui disant que c'était toi qui l'envoyais à ta sœur.

Que faire ? Je remis les 4 francs au menuisier et partis en toute hâte pour Y... où j'espérais bien rentrer en possession de mon bien ; je serais forcé de faire quelques confidences à ma sœur, mais bah ! elle avait été jeune aussi ; elle comprendrait certainement et me garderait le secret.

Dès l'abord elle me remercia pour le cadeau, mais, me dit-elle, « tu l'as fait faire beaucoup trop haut, ce tabouret, il a fallu que Louis lui raccourcisse les jambes de 15 cm. »

Je fis un bond comme si j'avais eu scorpion dans mon soulier.

— Quoi ? dis-je en suffoquant, ton mari a scié les jambes de mon tabouret ?...

— Mais oui ! on ne pouvait pas l'utiliser comme il était !

¹ Voir Conteur du 15 octobre.

— Toutes les jambes ? les quatre jambes ? repris-je trop ému pour comprendre le ridicule de ma question.

— Sans doute, me dit ma sœur, en riant aux éclats, tu n'aurais pas voulu qu'il n'en raccourcisse rien qu'une !

— Eh bien ! ça m'en fait une belle jambe, à moi ; je suis refait ! fis-je tout penaud.

Ma sœur ne comprit pas le sens de cette expression et je jugeai inutile de lui faire des confidences ; je repartis pour mon village comme un chien qu'on a bien battu, et allait raconter ma mésaventure à mon amie, espérant qu'elle saurait me consoler ; eh ! bien oui, elle a ri ! elle a ri comme une folle, d'un rire inextinguible, formidable, qui me parut éternel ; décidément, je n'avais pas de chance !

Vexé du peu de cas que Mlle Bertha faisait de mes déboires, je renonçai pendant quelques soirs à mes visites, mais bientôt, sur ses instances, je dus les reprendre ; cette fois, j'y allais les mains vides, le temps des cerises était révolu.

DEUXIEME PARTIE

En cueillant les noisettes

Le temps passait rapidement, nous étions déjà au milieu d'août et dans une dizaine de jours, Mlle H. rentrerait à Lausanne avec ses pensionnaires. Elle organisa un nouveau bal pour ses jeunes filles, bal auquel je pris part sans me faire prier et à l'issue duquel je reçus un baiser que je rendis avec usure ; je montais du reste chaque soir sur le toit de la grange ; mais, corrigé par mes déceptions précédentes, je ne cherchais plus à escalader la fenêtre ; j'étais devenu philosophe. Un jour, c'était le 20 ou le 21 août, je rapportai de la campagne pleine ma poche de

noisettes et les distribuai à ces demoiselles qui insistèrent pour que je les conduise le lendemain où il y avait ces fruits. Mlle H. vint elle-même, le lendemain matin, pour me prier de me rendre au désir de ses jeunes filles. J'acceptai à condition qu'elle sollicitât de mon père l'autorisation me concernant, ce qui fut fait avec succès ; mon père ayant accepté de me donner congé l'après-midi grâce à l'intervention de Mlle H.

Par un heureux hasard, Mlle H. ne put nous accompagner et me confia la conduite de la petite troupe en cotillons.

Je n'étais pas peu fier de cette confiance et je me comparais à un général en chef à la tête d'un corps d'armée.

Arrivés sur place, j'installai cette jeunesse autour de quelques buissons bien garnis, recommandant aux jeunes filles de ne pas s'éloigner pendant que j'allai à la recherche d'autres buissons porteurs de fruits ; je fis peut-être 150 mètres de chemin et me trouvai de nouveau devant plusieurs buissons chargés ; je me mis aussi à cueillir lorsque je fus rejoint par la jeune Berlinoise, elle avait réussi à fausser compagnie à la société sans être vue. Après quelques paroles amoureuses, quelques baisers bien appliqués, nous nous mîmes aussi à la cueillette lorsque, tout à coup, mademoiselle se mit à pousser des cris d'épouvante, se laissa tomber toute pâle assise sur le gazon, en me disant :

— Oh ! monsieur Paul, monsieur Paul, il est tombé une bête dans mon cou, je la sens là entre la chemise et la peau, près de la ceinture ! Oh ! que j'ai peur ! que j'ai peur ! enlevez-la, je vous prie, monsieur Paul ! enlevez-la bien vite !

— Mais voyons, mademoiselle, vous pouvez peut-être l'enlever vous-même,

ou bien faut-il appeler une de vos compagnes ?

— Non ! je n'ose pas l'enlever moi-même, j'ai trop peur et je ne veux pas que ces demoiselles se moquent de moi ! Dépêchez-vous, monsieur Paul, j'ai tellement peur !

Que faire ? Je ne pouvais me récuser sans paraître ou un poltron ou un imbécile ; je me mis donc en devoir d'obtempérer quoique la chose me parût embarrassante.

Mlle Bertha avait dégrafé son corsage ; je devais donc m'agenouiller devant elle puisqu'elle était assise, glisser ma main et mon bras nus dans un couloir étroit et rapide, entre une chemise bien blanche et une peau très douce ; entre la Tour d'Aï et la Tour de Mayen, pour aller explorer des profondeurs inconnues, en pleines ténèbres, à la recherche d'un petit animal trop curieux que je devais extraire de ce domaine et ramener à la lumière du jour.

J'exécutai mon programme avec toute la délicatesse voulue et ma main se mit à chercher le long de la ceinture, mais je n'aurais jamais pensé que le fait de fouiller dans le corsage d'une jolie demoiselle put occasionner à celui qui fouille une hausse de température pareille à celle que j'éprouvais ; était-ce la crainte d'être surpris à un pareil travail par les autres jeunes filles ? ou bien la chaleur du corps que j'étais en train de fouiller ? ou bien encore les baisers que, profitant de la proximité de nos deux visages, Mademoiselle me distribuait généreusement ? Le fait est que je transpirais à grosses gouttes comme si j'avais eu une charge de cent kilos sur les épaules. Enfin ma main saisit le corps du délit : c'était simplement une noisette, une pauvre petite noisette.

L'opération était terminée mais ma main paraissait avoir beaucoup de

peine à remonter ; au lieu de prendre le même chemin qu'à la descente, elle faisait des zigzags, s'arrêtait ci, se reposait là et, arrivée à une certaine hauteur, manifestait même l'intention de faire l'ascension d'une des deux tours, lorsque les voix des autres demoiselles qui se rapprochaient m'obligèrent à la retirer promptement. Je plaçai la noisette seule dans la poche de mon gilet et me mis à en cueillir d'autres pour cacher ma confusion aux nouvelles venues. Quant à Mlle Bertha, après avoir rapidement remis de l'ordre à sa toilette, elle reçut ses compagnes aussi souriante, aussi calme que Napoléon après la Bataille d'Austerlitz.

Ah ! la matine ! elle en avait du cran !

J'ai du reste eu la ferme conviction, dans la suite, que c'était sa propre main qui avait glissé la noisette dans son corsage.

De retour à la maison pour l'heure du goûter, Mlle H. me remercia d'avoir procuré cette partie de plaisir à ses pensionnaires et me félicita de les lui ramener toutes ; s'il n'avait tenu qu'à moi, il lui en aurait bien manqué une !

La veille du départ arriva ; le toit de notre grange entendit ce soir-là bien des soupirs, bien des promesses, bien des mots d'amour. Elle me promit de m'écrire aussitôt rentrée à Berlin, car elle devait rentrer dans sa famille le lendemain de son retour à Lausanne ; elle me fit promettre aussi de lui donner souvent de mes nouvelles. Le départ de C. eut lieu à neuf heures du matin ; je ne pus que lui serrer la main comme aux autres jeunes filles.

J'attendis longtemps la lettre promise, je l'attends encore aujourd'hui ; Mlle Bertha s'était simplement moquée de moi et avait en outre réussi à me faire tromper mon père. Quand il fut devenu vieux et malade, un jour, pour

le distraire, je lui contai l'aventure ci-dessus ; il en a bien ri et m'a donné l'absolution en me disant :

— Ah ! crapule va ! et moi qui avais toujours soupçonné ton frère !

Quelque temps après j'appris qu'on avait arrêté à Zurich le père de Mlle B. comme agent provocateur et qu'on l'avait expulsé de Suisse. Son père était donc agent provocateur ! Et elle ? était-elle autre chose ?

De toute cette idylle, il ne me restait pas un souvenir ; ni lettre, ni photo, ni mèche de cheveu ! Ah ! si, cependant il me restait la noisette conservée soigneusement dans une petite boîte. Longtemps, bien longtemps après, ma femme l'a trouvée et mangée.



Vaudois...!

Le verre de l'amitié se boit au
BUFFET DE LA GARE

Robert PÉCLARD

LAUSANNE

BILLET DU CRAZET

Oh ! Bleu Léman

Cela se passait du temps où l'on savait encore marcher.

Une classe d'un village du Pays d'Enhaut était allée en course d'école au col de Jaman. Parmi les petits montagnards, il en était qui n'avaient jamais vu le lac. Ils restaient bouche bée devant ce grand plat bleu où les hommes avaient posé des bateaux.

— *Que c'est grand... Que c'est beau !*

Le maître dut les secouer pour les faire partir.

Aussitôt de retour à la maison, le petit Emile, après la course, fut questionné par ses parents. Tandis qu'on lui enlevait ses souliers, la mère dit :

— *Alors, c'était beau, plus beau qu'ici ?*

— *Oh, que non, répond l'enfant. Les montagnes sont toutes les mêmes et les nôtres sont plus grandes.*

— *Mais tu es content ?*

— *Oh ! oui.*

— *Emile, interrompt le père, il y a une chose dont tu ne nous dis rien (il pensait au lac), une chose qui a sûrement dû te frapper, que tu n'avais encore jamais vue...*

— *Euh... non, répond Emile fatigué.*

— *Alors tu n'as rien remarqué ? Mais qui m'a donné un fils aussi taborgniau ?*

Emile cherche dans sa mémoire, et brusquement il se souvient :

— *Que oui, papa... Ah, c'était beau ça !*

— *Quoi ?*

— *On était tous à regarder devant nous et le maître disait que c'était incomparable. Alors j'ai regardé aussi et j'ai trouvé qu'il avait rudement raison, le régent : IL Y AVAIT UNE BIEN BELLE HERBE DANS LES PRES.*

Georges Riehen.